

Opening Night de John Cassavetes
Une actrice à la dérive
Opening Night, États-Unis, 1977, 144 minutes

Aurélie Resch

Numéro 219, mai-juin 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/48545ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Resch, A. (2002). Compte rendu de [Opening Night de John Cassavetes : une actrice à la dérive / *Opening Night*, États-Unis, 1977, 144 minutes]. *Séquences*, (219), 38–38.



Le fragile équilibre entre le détachement et la retenue

Opening Night

DE JOHN CASSAVETES

1977

Une actrice à la dérive

Quel plus bel hommage pouvait-on rendre à une actrice que cette ode sublime au jeu des masques et à la souffrance intériorisée ? **Opening Night** est sans aucun doute le reflet le plus intime et le plus complet des tourments de la scène et de la vie en « coulisses » d'une comédienne au faite de sa carrière. Tout en nuance et jeux de lumières, les affres d'une femme et le nerf de son corps se révèlent, s'exposent et explosent dans un univers étouffant de paraître et de solitude. Là où il y a de la place pour le talent et le spectacle il n'y en a plus pour les émotions et remises en question. Myrtle Gordon se perd dans une spirale infernale de doutes et de brutales prises de conscience qu'elle seule n'arrive pas à résoudre. En quête permanente d'amour absolu, en recherche de vérité et d'identité, elle illustre tous les désordres psychologiques et émotifs de l'individu en inadéquation avec le microcosme dans lequel il vit. Rompue aux artifices de la scène, Myrtle n'a de cesse de piocher dans tous les registres de la dramatisation pour attirer l'attention et la compréhension de son entourage. Dépense d'énergie et de mot, le corps convulsif constamment en mouvement, elle appelle à l'aide et à la clémence.

Non sans rappeler l'excellent film de Joseph L. Mankiewicz, **All About Eve**, **Opening Night** aborde avec une sensibilité transcendante les drames secrets (et leurs répercussions sur la troupe et le public) d'une vedette fragilisée par ses défis professionnels et ses démons personnels. Le plaisir de suivre ce drame psychologique intimiste sur fond de théâtre se double de l'interprétation bouleversante et proprement époustouflante de Gena Rowlands, égérie de John Cassavetes, qui se livre corps et âme au rôle et donne à elle seule tout le tempo du film. Jouant constamment sur le fragile équilibre entre le détachement, la retenue et la perte totale d'inhibition, le bond en avant dans un langage de gestuelle et de logorrhée hystérique, elle fait chavirer les repères et son entourage et emplit le cadre jusqu'à y raréfier l'air qu'on y respire. Poussée par un metteur en scène qui place toujours l'art au service de l'émotion, la comédienne explore tous les registres de son talent pour construire un grain sonore et visuel jusqu'alors jamais vu.

Virtuose de la fluctuation de la voix et de l'énergie corporelle, Gena Rowlands prend des risques. Comme son personnage, elle entre et sort du cadre (et de la scène) et brise toutes les conventions dramatiques et filmiques. À l'instar de Myrtle, elle surprend et dérange. Tout électriée et pétrée de blessures, elle séduit et tient ses spectateurs par le cœur d'un bout à l'autre du film, les entraînant avec elle dans les risques de son exposition émotionnelle et de son mal-être grandissant. Véritables morceaux d'anthologie que ses crises d'angoisse qui frappent à bout portant et laissent sonnés ses partenaires à l'écran et son public dans la salle : de l'automutilation à la crise d'éthylisme, en passant par les pertes de connaissance et les hallucinations, les méandres du cerveau humain sont explorés avec une grande audace et infiniment d'intelligence.

Opening Night est un opus dans la carrière de Gena Rowlands avec entre autres **A Woman Under Influence** et **Love Streams**, et permet encore une fois au public d'admirer le talent bouleversant et sans égal d'une comédienne toujours trop rare sur nos écrans. La magie d'**Opening Night** opère sur le spectateur qu'il prend à partie et qu'il invite à l'identification de la solitude et du corps hystérique tout au long de l'histoire. Ce film élève encore une fois John Cassavetes au rang du cinéaste le plus libre, le plus révolutionnaire et le plus humaniste de son temps. Avec une approche visuelle habile sans pareille et une direction d'acteurs extrêmement subtile et exigeante, le réalisateur de **Faces** et **Husbands** nous rappelle encore une fois que l'art cinématographique s'inscrit dans l'Histoire comme un vecteur d'émotion et un témoin de son temps sur l'homme et son évolution. 

Aurélie Resch

■ États-Unis, 1977, 144 minutes — Réal. : John Cassavetes — Scén. : John Cassavetes — Photo : Al Ruban — Mont. : Tom Cornwell — Mus. : Bo Harwood — Déc. : Brian Ryman — Int. : Gena Rowlands (Myrtle Gordon), John Cassavetes (Maurice Adams), Ben Gazzara (Manny Victor), Joan Blondell (Sarah Goode), Paul Stewart (David Samuels), Zohra Lampert (Dorothy Victor), Laura Johnson (Nancy Stein) — Prod. : Al Ruban.